

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes occupés de toilettes de bal ; ce n'est pas, pourtant, que les occasions en aient manqué... surtout depuis un mois environ, où les réunions de ce genre se sont multipliées à Paris, comme jamais cela ne s'était vu à cette époque de l'année. Mais nous avons autre chose à dire ; et le plus pressé, comme le plus intéressant pour nos lectrices, était de les renseigner sur les modes nouvelles, que le printemps fait éclore en même temps que ses fleurs.

Aujourd'hui, c'est bien différent, car si la saison parisienne est terminée, celle des villes d'eaux va commencer, et les violons des casinos ne tarderont pas à retentir. Il y a, par conséquent, presque urgence pour nous à parler de toilettes de bal, puisqu'il va falloir se parer de gazes et de fleurs à nouveau. Les écharpes en filet blanc et semis de glands floches, les écharpes en guipure de soie crème, les blondes anglaises, les tulles brodés en couleur ou à la paille, les écharpes en gaze de toutes nuances ou en chenille, tout cela va servir sur de nouveaux frais.

Au surplus, nous signalerons, dans le vaste domaine des *COCTURIÈRES*, trois costumes de circonstance, complètement inédits et dont nous avons beaucoup admiré le caractère.

Le premier costume, pour jeune fille, se compose d'une robe vraiment virginale, en faille et tulle blancs. Le jupon, à traîne courte, garni de volants ruchés en tulle, à bords découpés ; une écharpe de même étoffe voile une partie de la jupe, en l'entourant légèrement, et se fixe sur le côté avec un groupe de marguerites des prés. Franges de fleurs semblables sur les bords de l'écharpe. Corsage décolleté en carré, en faille et tulle ; celui-ci forme une sorte de plastron coulissé et bouillonné devant et derrière, d'une façon très-serrée, et qui s'allonge en pointes au milieu ; la manche courte, bouillonnée, avec ruche au bord. Un bouquet de mêmes fleurs pour le corsage et une guirlande pour la coiffure complétaient l'ensemble.

La seconde toilette, d'une originalité extrême, est en faille et gaze à damiers bleu pâle ; cette gaze forme un assez large coulissé qui raye le milieu du jupon de faille et dont les bords sont ornés d'une double ruche en ruban noir et rouge cardinal. Cuirasse-habit en faille et gaze ; les bords encadrés de ruches semblables aux précédentes et les deux pans drapés et réunis à leur extrémité par un nœud de mêmes rubans. Poche-gousset sur les côtés der-

rière. Le devant du corsage s'ouvre en châle par des revers pareils à ceux des habits d'homme et lisérés de noir et de rouge ; une ruche en crêpe lisse blanc, à bords festonnés aux trois couleurs, orne l'intérieur de l'ouverture, avec un nœud assorti dans le bas. Les manches, en faille et gaze, sont coulissées sur le bras, avec des ruches doubles rappelant la disposition du jupon.

Quant à la troisième toilette, c'est un délicieux composé de faille crème et de tulle noir brodé de paille, disposé en larges bouillons derrière, sous forme de « vagues hou-leuses », avec des dentelles de même genre encadrant le tout, y compris le corsage ouvert en carré et les manches duchesse.

Les *MODISTES* parisiennes, d'accord en cela avec les modistes londoniennes, nous ramènent, en vue des départs prochains sans doute, le chapeau *Gainsborough* si fêté déjà l'automne dernier. C'est généralement un gros paillasson à fond pointu, aux larges ailes semblant déployées pour s'envoler. Ses bords sont doublés de ve-

lours ou de soie coulissée, puis relevés d'un côté où ils restent fixés par un nœud ou des fleurs. Le caractère de cette coiffure, — rendue célèbre par le portrait de Georgiana, duchesse de Devonshire, peinte vers 1770 par Thomas Gainsborough, — comporte une garniture *elevée* (des plumes en panache, par exemple), et comme l'ensemble en est assez excentrique, une personne jeune et très-élégante peut seule se le permettre. Une personne de quarante ans, qui se coifferait ainsi, se couvrirait de ridicule, et cependant on en voit !



P. N° 349. — CHAPEAU *Clarisse Harlowe*.



Nous avons parlé dernièrement, à propos de LINGERIE, de la modestie, ce gentil plastron de mousseline et dentelle ou tout en dentelle, comme d'un « renouveau » auquel il fallait applaudir. Aujourd'hui, nous parlerons des *guimpes*, abandonnées depuis vingt ou vingt-cinq ans, croyons-nous, et que la mode reprend en ce moment avec un enthousiasme que nous comprenons. Ces guimpes, ainsi que les modesties, sont exclusivement adoptées pour les corsages ouverts, ce qui permet de mettre ceux-ci en plein jour et aux réunions publiques.

Les festons et les broderies de couleur sur batiste blanche sont de plus en plus au goût du jour pour cols et manches, et l'on emploie souvent, pour cela, des cotons, fils ou laines de plusieurs teintes effacées. Avec ce genre de parure, le nœud de cravate et le mouchoir doivent être assortis.

Mentionnons encore, à l'avoir de la lingerie, le col *Mazarin* en guipure, ainsi que la manchette qui se pose sur la manche de robe et le nœud de cravate, assortis tous deux au col.

Mary d'AUBERVILLE.

### Description des gravures dans le texte.

P. N° 319.

CHAPEAU *Clarisse Harlowe*. — Paille d'Italie et large passe relevée d'un côté, avec bouquet de fleurs des champs. Une écharpe en gaze crème entoure le côté de la calotte; elle flotte derrière et est ramenée devant. Un groupe de fleurs des champs cache devant le point de départ de l'écharpe; une guirlande tourne sur le côté opposé jusque derrière où elle s'arrête en formant un autre groupe.

G. N° 634.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petit garçon de cinq ans. — Costume en cachemire gris, composé d'une jupe courte sans plis devant, et d'un long paletot demi-ajusté. Celui-ci est garni d'un biais de faille gris foncé, faisant le tour du vêtement, et de boutons assortis. Echarpe de même soie posée « à l'Écossaise », fixée à l'épaule par un nœud et retenant, sur le côté, une aumônière ornée de biais et d'un nœud. Manche garnie d'un biais bordant la couture du coude et formant bracelet dans le bas; nœud sur le dessus. — Toque de paille bordée d'un velours noir et entourée de plumes.

2. Petit garçon de trois à quatre ans. — Costume en toile bleu marine. Jupon court plissé derrière, encadré devant de boutons noirs. — Paletot à châle rabattu, croisé et fermé devant par deux rangs de boutons, s'évasant ensuite de façon à découvrir le devant du jupon; le dos, plus court, est terminé au milieu par un nœud de ruban noir; les côtés sont garnis de boutons. Parement bordé de noir au bas des manches et boutons dessus. — Chapeau marin en paille, bordé et garni de velours noir.

3. Baby (garçon) de deux ans. — Robe anglaise en coutil blanc, de forme princesse devant et toute plissée derrière, mais non ajustée. Un empiècement brodé formant la pointe orne le haut du corsage devant et derrière; jockey de manche brodé de même et nœuds papillon en ruban rouge aux épaules. Broderie assortie sur le bord inférieur de la robe. Ceinture de ruban rouge nouée derrière. — Bérêt blanc en coutil, entouré d'une ruhe de même étoffe, avec nœud papillon en ruban rouge.

4. Petite fille de six à sept ans. — Costume en cachemire rose. — Jupon plat devant, garni de boutons de nacre et plissé derrière; large nœud de faille assortie au milieu. — Veston ouvert en châle devant, avec écart du bas, formant pan carré sur les côtés et dos plus court. Plissé de mousseline blanche sur tous les bords, y compris l'encolure, et flot de bouclettes de ruban rose pour le fermer. Manche garnie de même. — Chapeau pouff, à fond mou en soie rose; passe ronde en paille, relevée derrière. Groupes de marguerites des prés dessus et dessous.

5. Petite fille de cinq à six ans. — Costume en cretonne à rayures bleues et blanches. Robe princesse demi-ajustée, garnie devant de deux tabliers de toile bleu uni, entourés de plissés ou de franges en fil. Ces tabliers se boutonnent derrière à une traverse bleue bordée de blanc; boutons de nacre comme ceux de devant. Nœud de ceinture en ruban bleu. Col marin et parements plissés en toile bleue bordée de blanc. — Chapeau de paille à fond *Pifferaro*; passe recouverte d'une bande en mousseline ruchée tout autour. Plumes grises et bleues avec nœud de faille bleue derrière.

G. N° 636.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en cretonne à rayures rouges sur un fond écru. — Ce costume est de forme princesse derrière, avec une ampleur ménagée sur les côtés afin de former une sorte de pouff soutenu par un nœud de faille noire. Le devant fait cuirasse et le tablier est formé de biais, groupés deux par deux, avec plissés de percale noire; cette disposition est répétée trois fois. Deux plissés noirs, un bouillon fait en biais, et un autre plissé ornent la robe dans le bas tout autour. (Nous devons faire observer que les biais du tablier sont posés sur une grosse mousseline; ce serait trop chaud si l'on employait la même étoffe.) La cuirasse se ferme en biais, avec une garniture de boutons noirs et de plissés en percale, ceux-ci faisant aussi le tour du cou. Manches de percale noire et parements de cretonne encadrés de plissés. — Lingerie plissée. — Chapeau rond en paillason; calotte ronde, passe baissée devant et relevée derrière. Une écharpe de gaze rouge entoure le chapeau et se termine par un nœud derrière. Ailes d'oiseau grisâtres placées en aigrettes devant.

2. Costume en batiste écrue et batiste à carreaux bleus de deux tons. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés et d'un bouillonné. — Tablier rayé devant de trois ruches, terminé par une bande plate et des franges grelot assorties. — Cuirasse ouverte en châle et fermée par des boutons noirs; un plissé de mousseline blanche encadre l'ouverture et se ferme par un nœud de velours. Manches de même étoffe que le jupon, ornées dans le bas d'un plissé et d'un petit parement. — Chapeau *Auvergnate* en paillason, garni de velours noir et de fleurs des champs.

G. N° 645.

COSTUMES DE BAINS DE MER. — 1. Bonnet de toile cirée, entouré d'une ruhe de dentelle en laine de couleur.

2. Chapeau de bain. La passe est en jonc natté à jour, le fond en batiste bleue, les brides et les nœuds également.

3. Chapeau de bain, en bois indien, doublé de batiste rose et garni de bandes assorties, avec nœuds et bouts flottants derrière.

4. Costume de bain, pour femme; ce costume est en escot bleu marine. — Pantalon fermé à la taille par une ceinture coulissée, assez large du haut pour n'avoir besoin d'aucune autre ouverture. Le bas des jambes est orné de galons blancs posés à plat, avec trois gros boutons blancs sur les côtés. — Blouse demi-ajustée, croisée devant et boutonnée sur le côté, avec une ancre faisant broche et des boutons blancs. Large col rabattu, manches courtes et galons blancs sur tous les bords.

5. Costume de bain en serge blanche pour fillette. — Pantalon coulissé à la taille (comme le précédent), entouré d'un galon rouge posé à plat et d'un autre plus étroit ruché. — Blouse plate à manches demi-courtes, fermée au milieu devant par des galons rouges et des boutons de coquillage. Même garniture qu'au pantalon sur tous les bords.

6. Burnous en flanelle à carreaux rouges et bleus.

7. Soulier assorti au costume de fillette, blanc et à cothurnes rouges.

8. Soulier de bain pour accompagner le costume de femme; ce soulier est bleu avec nœud blanc et cothurnes bleus.

### A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal. Il en est même qui oublient de signer leurs lettres. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.



PLANCHE G N° 645. — DESCRIPTION, PAGE 302.



DÉTAILS DE COSTUME POUR LES BAINS DE MER



## CHRONIQUE MONDAINE

La journée du Grand-Prix de Paris a dominé tous les événements de la quinzaine et concentré les préoccupations générales. Chaque année, on peut constater davantage combien cette journée devient pour la France le pendant du jour d'Epsom pour l'Angleterre : une sorte de solennité publique à laquelle prennent part tous les ordres de la nation. C'est en 1863 que fut couru pour la première fois le Grand-Prix de Paris. Si l'on compare l'assistance qui se pressait le dimanche 14 juin sur la pelouse de Longchamps à celle qui y figurait il y a treize ans, on pourra juger des progrès faits auprès de la nation par l'institution des courses.

Des hautes sphères de la société, ainsi que le constate le *Sport*, le goût des courses est passé maintenant à toutes les classes, même les plus humbles. La généralité de la population s'intéresse, se passionne pour ces spectacles hippiques. Cette fois, en dépit du temps qui menaçait et de la fraîcheur de la température, la foule s'était portée à Longchamps avec un entrain universel. Elle était là, sur la pelouse, frémissante, émue, montrant autant de fièvre que le sportman le plus convaincu de la tribune du Jockey-Club.

L'incertitude du temps et la bise qui soufflait n'avaient pas donné à l'enceinte du pesage le caractère d'élégance à outrance, dans la toilette des femmes, qu'on y trouve ordinairement le jour du Grand-Prix. Les robes les plus affriolantes, les costumes les mieux combinés se dérobaient sous les pardessus. Par exemple, la fête était complète pour les chapeaux et vraiment on n'avait avec eux que l'embarras du choix dans l'admiration. Les femmes se coiffent à merveille, cette année, et semblent renoncer aux échafaudages si prodigieusement malencontreux qui surchargeaient leurs chevelures les autres saisons.

Les petits chapeaux sont en faveur et on les fait, dans leur forme variée, plus charmants les uns que les autres. Il y a de mignonnes capotes dont la passe seule est de paille très-étroite et le fond tout entier de fleurs, de jacinthes, de marguerites, de primevères. C'est élégant au possible et seyant à ravir. D'autres, tout en étoffe, rappellent un peu les coiffures des Arlésiennes ou des Bordelaises. Ceux-ci en paille, ronds, ont le bord légèrement retroussé, garni d'un ruché de tulle, et sont entièrement recouverts de plumes d'oiseaux des îles; ceux-là, en forme de bonnets de police, sont ornés d'une aigrette sur le côté en guise de gland. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les têtes, et la mode, cette fois, a eu la trouvaille heureuse.

Une ingénieuse innovation à signaler. Les jours de courses, nos jolies mondaines ne savent souvent où poser leur programme, leur éventail, voire leur carnet de paris. Une d'elles, qui portait avec une grâce parfaite une robe de soie rayée bleu et blanc, a imaginé d'agrémenter la jupe d'écharpes en cramoisi, dont les plis, habilement agencés, permettent d'y loger ces divers objets qui embarrassent parfois beaucoup leurs petites mains, fraîchement gantées.

Le nom de M. Baltazzi, l'heureux propriétaire de *Kisber*, qui a si vaillamment enlevé le Grand-Prix, était dans toutes les bouches. Originaire de Smyrne (*Kisber*, lui, est hongrois), il appartient à une des plus grandes familles de banquiers grecs et de négociants du Levant. Passionné pour les chevaux et sportman émérite, il a fixé son installation en Angleterre.

À l'issue du Grand-Prix, toute une caravane d'individualités du beau monde se sont rendues à Boulogne chez la baronne James de Rothschild, où un *lunch* était préparé. Le duc d'Aumale, le duc de Nemours, le duc de Chartres assistaient à cette réunion aussi élégante que choisie.

On y a beaucoup parlé de l'importation en France d'un genre

de sport très-apprécié en Angleterre, les courses de lévriers. Un club spécial serait formé pour l'organisation de ces courses. S'il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des *Kisber* à l'écurie, nombre de gens peuvent posséder un lévrier au chenil, et le *coursesing* deviendrait facilement une source de très-vives distractions. Nous ne parlons point de la question des paris, qui tient en Angleterre une place fort importante et fort attractive dans ce sport.

Les hôtes souverains se multiplient à Paris. Le grand-duc Michel et sa femme la grande-duchesse Olga sont actuellement en déplacement sur les bords de la Seine. Lundi de la semaine dernière, le maréchal de Mac-Mahon leur a offert un grand déjeuner à Versailles, et le soir leurs Altesses assistaient à la représentation de la *Petite mariée* à la Renaissance.

Le grand-duc Michel, troisième frère du czar, est un des officiers les plus braves et les plus instruits de l'armée russe. Né en 1832, il a épousé en 1857 la grande-duchesse Olga, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade, qui lui a donné six enfants, le chiffre consacré dans la famille impériale de Russie.

Nous parlions tout à l'heure chiens. Le grand-duc Michel pousse la canophilie jusqu'à l'excès. Les appartements de son palais de Saint-Petersbourg sont infestés de chiens, et plus d'un mollet diplomatique a eu maille à partir avec les animaux favoris de Son Altesse. Le grand-duc s'égaie assez volontiers des exploits de ses préférés. Du temps où M. de Bismarck était à Saint-Petersbourg, il trouva plaisant, une fois, de lâcher sur son visiteur, au départ, un de ses *bulls* les moins aimables. Le pantalon du futur grand-chancelier de l'empire d'Allemagne faillit y rester. L'affaire fit tapage et le czar dut s'en mêler, mais M. de Bismarck ne parut plus jamais, durant tout son séjour à Pétersbourg, chez le grand-duc.

Les salons sont tout à fait sur leur déclin. On a dansé chez la comtesse de Croix et chez la comtesse de Béhague, où la réunion se montrait fort brillante. M<sup>me</sup> Ratazzi a donné une fête costumée à l'hôtel d'Aquila, et nous ne voyons maintenant plus rien à l'horizon.

Paris va se disperser à tous les points de la carte.

À Londres, la saison se montre assez terne, ce qui tient peut-être à la température qui est abominable cette année.

La nouvelle du moment est celle des fiançailles du prince Arthur d'Angleterre avec la princesse Frederika de Hanovre. Le prince a vingt-six ans. La princesse vingt-huit. Tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher dans le salon du roi de Hanovre, à Paris, ont pu apprécier le charme de sa personne, la grâce de son esprit, et combien est éclairé son goût pour les arts. Ils s'expliquent facilement le choix du duc de Connaught et l'alliance qui réjouit la famille royale d'Angleterre et la nation anglaise.

Constatons, en terminant, que la fête de nuit donnée au Skating-Palais, à l'occasion du Grand-Prix de Paris, a été très-réussie. Les illuminations multicolores du jardin et de l'intérieur de ce bel et riant établissement produisaient des effets vraiment féériques.

Il serait impossible de composer un programme plus attractif et plus varié que ne l'ont fait les organisateurs de cette réunion : deux excellents orchestres alternant avec le choral de l'Odéon, sous la direction de M. Delafontaine; exercices exécutés par l'élite des patineurs des deux sexes; décorations sportives aux couleurs des grandes écuries connues; bouquets aux dames; courses au patin menées avec un entrain endiablé par des femmes d'abord, puis par des hommes, tous entraînés de façon à faire illusion aux spectateurs des assemblées du Bois de Boulogne et de Chantilly.

Rien, on le voit, n'a manqué à l'ensemble de cette fête qui restera parmi les souvenirs de la saison.

BACHAUMONT.





L. N° 84

ne  
pres  
la  
en  
qu  
com  
Le p  
après  
Nro  
Les  
partie  
Pom  
lous, S  
Gra, Po  
Bapin  
cise : M  
lague L  
mat. No  
loun, L  
lunoy,  
loun, V  
Suzer  
lupric -  
lupet de  
- Trinité  
on, Ferr  
ic. Baset  
A. Baccello  
lunire, L  
lounacr  
lounne d  
lunirgé, S  
de, Pons,  
Suzer et  
me : MM.  
- Trinité  
lunir, Mon  
lunir, Lam  
lounons  
loun d'a  
loun, cou  
d'a cru de  
lounre app  
loun yeux to  
loun li les e  
lounlément  
lounpre. Si  
lounrouse, es  
lounP. Pasca  
loun, mais n  
lounDouguer  
lounpeut dire e  
lounPlus estima  
lounloun une lég  
lounpartie mult  
lounloun a inspir  
lounmuscle dar  
lounloun étudié



## LE SALON DE 1876

(TROISIÈME ARTICLE.)

Avant de terminer les observations que nous ont suggérées nos visites au Salon, indiquons tout de suite comment se sont réparties les récompenses décernées par le jury des beaux-arts, sous la présidence de M. le marquis de Chennevières.

La médaille d'honneur, dans la section de sculpture, a été décernée à M. Paul Dubois. Quant à la section de peinture, pas plus que l'année dernière elle n'a été jugée digne de cette haute récompense.

Le prix du Salon a été donné à M. Sylvestre pour son tableau représentant *Locuste*, au moment où elle essaye, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus.

Les médailles (première, deuxième et troisième classe) ont été réparties ainsi :

PEINTURE. — *Première classe* : MM. Paul Dubois, Lematte, Pelouse, Sylvestre. — *Deuxième classe* : MM. Ferrier, Albert Maignan, Gros, Perrault, Adrien Moreau, Mols, Ronot, Benjamin Constant, Herpin. *Rappels* : MM. Guillemet, Gervex, Wauters. — *Troisième classe* : MM. Émile Renard, Rixens, Mengin, Léon de Rose, Henri-Eugène Delacroix, de Nittis, Olivé, Charnay, Mathey, de Mortemart, Morot, Gonzalez, Toudouze, Watelin, Amédée Rosier, Van Haanen, Pelez. — *Mentions honorables* : MM. Durangel, Pointelin, Damoye, Pio Joris, Wencker, Capdevielle, Rouffio, Jules Garnier, Jeannin, Vimont, Clairin, Escalier.

SCULPTURE. — *Première classe* : MM. Coutan, Marqueste, de La Vingtrie. — *Deuxième classe* : MM. Lefèvre, Hugoulin, Hoursolle, Marquet de Vasselot, Cordonnier. *Rappels* : MM. Chrétien, Aubé. — *Troisième classe* : MM. Paris, Icard, Christophe, Cougny, Tournoux, Ferru, Ponsin, Allouard. — *Mentions honorables* : MM. Peiffer, Basset, Lemaire, Guglielmo, Dupuy, Beylard, A. Garnier, A. Marcello, Jouneau ; M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt ; David, L. Mabile, Fannièrre, Lorrain, Caggiano, Lassaux.

ARCHITECTURE. — *Première classe* : MM. Hermant, Thomas. — *Deuxième classe* : MM. Boudier, Formigé, Scellier. *Rappels* : MM. Baillargé, Selmersheim. — *Troisième classe* : MM. Alfred Bénouville, Pons, Bruneau, Chardon, Guérinot.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — *Première classe* : M. Biot. — *Deuxième classe* : MM. Pannemaker, Potémont, Greux. *Rappel* : M. Jacquet. — *Troisième classe* : MM. Alf. Annedouche, Lalauze, Monziès, Cicci, Mongin, Lurat. — *Mentions honorables* : MM. Leveillé, Thiriât, Lamotte, Boilvin, Sargent, Toussaint.

Revenons au Salon et constatons que M. Sylvestre doit s'estimer heureux d'avoir conquis les suffrages du jury. On a blâmé avec raison, comme une faute contre l'histoire et le goût, la familiarité qu'il a cru devoir établir entre Néron et Locuste, quand il nous la montre appuyée sur le genou du prince. L'esclave qu'ils suivent des yeux tombe et se tortille en cadence : on ne reconnaît guère là les effets stupéfiants du poison.

Décidément M. Bonnat réussit mieux les portraits que les sujets de genre. Sa *Lutte de Jacob avec l'Ange*, malgré les qualités qu'on y retrouve, est une œuvre d'une exécution inférieure au portrait de M<sup>me</sup> Pasca. Nous y voyons des académies convenablement dessinées, mais non la lutte d'un berger contre une résistance divine.

M. Bouguereau, de son côté, nous a donné un *Christ mort*, dont on peut dire qu'il est bien mort, et même qu'il n'a jamais vécu.

Plus estimable est le tableau de M. Falguière, *Abel et Caïn*. Selon une légende arabe, Caïn erra pendant quarante jours et quarante nuits, portant sur son dos le cadavre de sa victime. Cette scène a inspiré le sculpteur-peintre, dont le pinceau, courant sur le muscle dans la façon des artistes du siècle dernier, mérite d'être étudié par ceux d'aujourd'hui.

Une œuvre d'une réelle valeur est celle de M. Villon. Sa *Femme du Pollet*, à Dieppe, se recommande à l'attention des connaisseurs. C'est une fort belle étude et comme on en a peu vu depuis bien des années.

M. Gervex a envoyé deux tableaux : une *Autopsie à l'Hôtel-Dieu* et une *Femme nue dans les bois*. L'un et l'autre dénotent une touche solide, raisonnée, un certain savoir anatomique et quelque entente de clair-obscur. L'ensemble pourtant laisse encore à désirer.

Arrêtons-nous, en passant, devant *Un après-dîner*, de M. Jules David. Il s'agit d'un bonhomme de curé peu pressé de quitter la table, et d'un jeune vicaire qui, pour charmer la fin du repas, chante à son ancien quelque vieille romance en s'accompagnant sur la guitare. Rien de charmant comme cette scène d'intérieur dont tous les détails semblent étudiés sur le vif. On retrouve bien là toutes les aimables qualités de l'artiste, toute la science et l'habileté du maître.

Les paysagistes ont fait de leur mieux et nous devons tout d'abord une mention à M. Pelouse pour son tableau représentant *Une coupe de bois à Senlis*. Le titre dit le sujet : un bûcheron, sur la lisière extrême d'un bois, travaille résolument à ses coupes. On entrevoit une échappée lumineuse à travers les arbres déjà clairsemés, et le ciel, d'une tonalité chaude, colore toute cette nature exubérante et suave. M. Pelouse a donné là un sérieux effort et l'on ne peut que s'en réjouir.

M. Guillemet a également bien mérité de la critique. Ses *Falaises de Villerville* et le village de pêcheurs qui les couronne semblent le montrer préoccupé de la méthode actuellement un peu pesante de Daubigny ; mais la mer et surtout les nuages gris qui s'avancent comme une colossale fumée trahissent une organisation que touchent à fond les grands aspects de la nature.

M. Lansyer a choisi cette année un superbe motif : *Un grain sur les côtes du Finistère*. De longues lames viennent se briser en poussière irisée sur les reliefs granitiques de la côte. C'est une étude réfléchie et sincère.

Énumérons rapidement, comme œuvres de mérite, *Anvers en 1875*, de M. Mols ; *Un naufrage et les Barques trouillaises*, de M. Gallard-Lépinay ; *Une matinée de printemps au bocage de l'Isle-Adam*, par M. Péraire ; enfin, *la Seine entre Chartrettes et Bois-le-Roi*, et *la Première neige dans le taillis*, deux toiles de M. P.-E. Berthon.

Robert HYENNE.

## TERRAIN VAGUE

Hier, près des Champs-Élysées,  
En plein Paris, j'ai reconnu  
Des fleurs des prés dépayées  
Au bord d'un terrain maigre et nu.

Complice des amours des plantes,  
Le vent, baisant les gazons mûrs,  
En porte les graines tremblantes  
Dans les crevasses des vieux murs ;

Et, derrière un enclos de planches,  
D'un peu de sable soulevé  
Jaillissent des fleurettes blanches  
Aux fentes mêmes du pavé.

Arrachez-les, mettez des pierres  
En tas sur leurs frères pâleurs,  
Elles rouvriront leurs paupières :  
On ne supprime pas les fleurs.

Il n'est muraille qui s'effrite,  
Ni sol pelé, ni coins étroits,  
Où, par quelque humble marguerite,  
L'été ne reprenne ses droits.

Albert MÉRAY.



PLANCHE G. N° 634. — DESCRIPTION, PAGE 302.



## COSTUMES D'ENFANTS

Modèles des magasins du Petit-Saint-Jean (rue du Quatre-Septembre 11).





*Jules Durand*

*A Paris imp. r. des Brevins, 66*

*M. P. Drey*

1332

*Ed. Goussard & Fils 251<sup>re</sup> Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Cointure Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, Rue Aubert, 12.

Machines à coudre de H Seeling, Boul. Sébastopol, 70 et r. N. des P. Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.



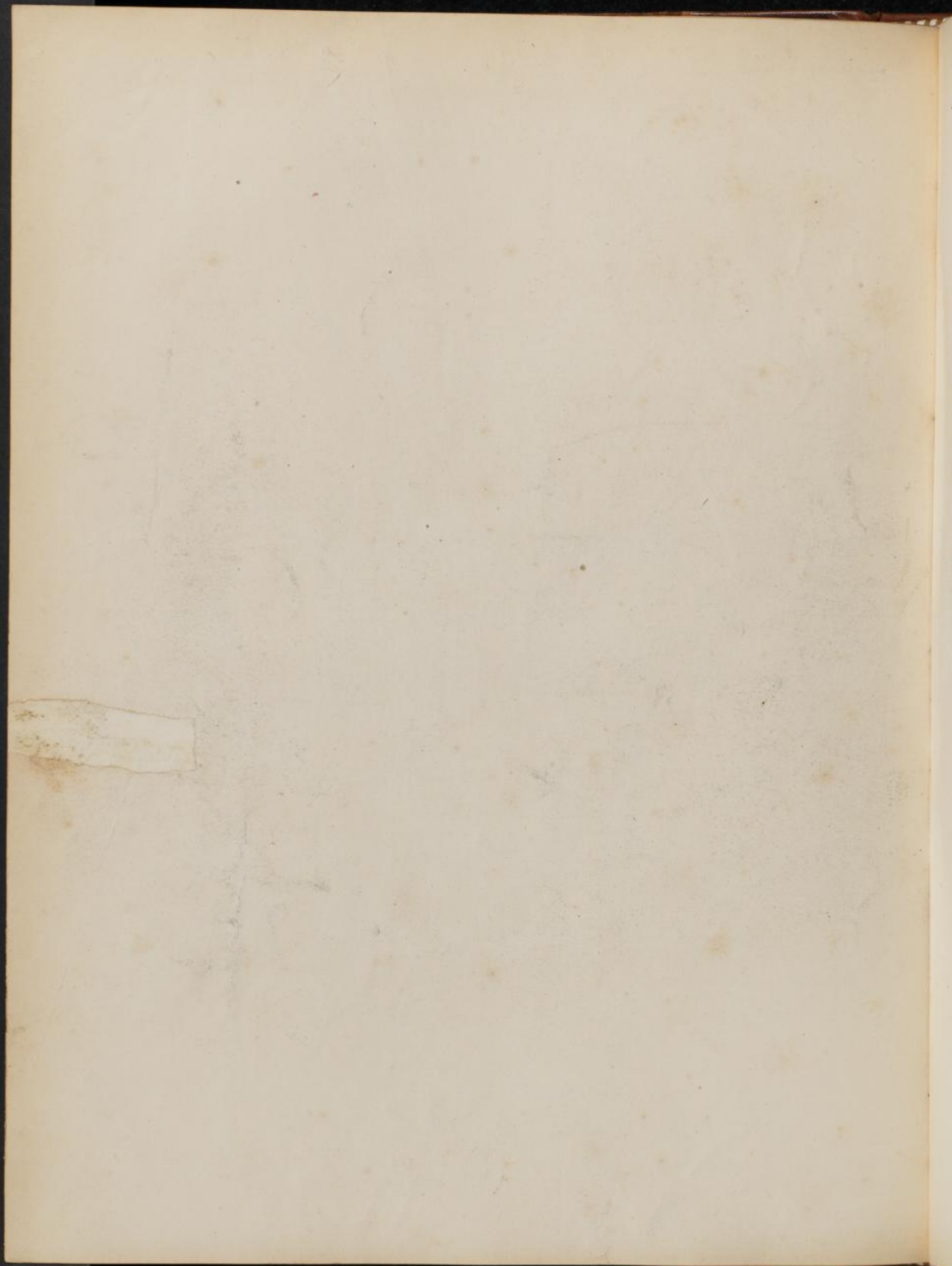




PLANCHE G. N° 636. — DESCRIPTION, PAGE 302.



TOILETTES DE JARDIN

Modèles de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).



## HISTOIRE DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE

Dans un délicieux jardin du pays d'Occident, une jeune rose, l'honneur de sa tige, voyait croître chaque jour son bonheur avec sa beauté. Chaque jour, pour s'en faire aimer, le soleil l'échauffait de ses plus doux rayons; chaque nuit, la rosée la baignait de ses larmes les plus pures; et à toute heure, la brise la caressait de ses plus molles haleines.

Mais elle n'aimait ni le soleil, ni la rosée, ni la brise; insouciant et joyeuse, elle jouissait de la journée présente sans regrets de la veille et sans désir du lendemain, laissant dormir l'amour au fond de son âme, et les parfums au fond de son calice.

Cependant, des contrées les plus chaudes de l'Orient, où il était né, un rossignol était parti au loin, poussé par une vague inquiétude et une immense curiosité. Il avait quitté, pour des plages inconnues et pour un avenir incertain, le bosquet de jasmins qui l'avait couvert de son feuillage et embaumé de ses fleurs, le nid mystérieux où il avait dormi sous l'aile de sa mère, et l'amour de sa famille, et les jeux de ses compagnons, et l'arbre sur lequel il avait essayé ses ailes, et l'écho qui avait répété ses premières chansons.

Et il courait le monde, regardant, écoutant, rêvant, chantant, ne s'attachant à rien, ne s'arrêtant nulle part.

Vers la fin d'un beau jour, il arriva, fatigué de la route et découragé par la solitude, dans le jardin où était la rose, et alla tristement se poser sur la branche d'un sycomore, qui lui rappelait les champs de la patrie. Au moment où, plein d'une mélancolique sympathie, il allait dire à son frère d'exil son ennui de la terre étrangère, la brise capricieuse vint se jouer autour de lui, apportant sur ses ailes les parfums qu'elle avait enlevés à la reine du jardin.

Le rossignol tourna la tête et aperçut tout à coup la rose qui se balançait mollement sur sa tige, comme pour saluer le soleil couchant, qui la dorait de son dernier rayon.

Et le rossignol aima la rose.

Il resta d'abord fasciné; ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit, son cœur se serra, et sa vie, un instant suspendue, tourbillonna dans un vertige.

Puis, quand il fut revenu à lui, quand, les yeux ouverts, il se fut bien assuré que cette fleur, au milieu de ce jardin, n'était pas une apparition céleste dans un songe bienheureux, il prit soudain son vol vers elle, abandonnant le pauvre sycomore qui frémit tristement sur son espérance déçue.

Alors il se mit à voltiger autour d'elle, admirant la grâce de son port, l'éclat voilé de ses couleurs, la divine élégance de ses formes aériennes, la délicatesse infinie de ses pétales transparents, noyant son regard dans sa beauté.

Et quand la brise revint éveiller et recouer devant lui les parfums paresseusement endormis dans le sein de sa bien-aimée, il se laissa aller à une ivresse profonde, dans laquelle s'engloutirent à la fois ses souvenirs, ses douleurs, ses désirs et sa raison. Il oublia tout, sa patrie, sa mère, le monde; il ne vit plus qu'un être, la rose; il ne pensa plus qu'à une seule chose: se faire aimer de la rose...

La rose remarqua à peine qu'il y avait près d'elle un oiseau, faible de corps, pauvre de plumage, et privé de voix, car le rossignol n'avait pas dérogé à sa fière habitude de se taire le jour, au

milieu du bruit confus des chanteurs vulgaires; et, le crépuscule tombé, elle ferma peu à peu son calice et s'endormit joyeuse et insouciant comme les autres soirs.

Mais quand la nuit eut étendu sur les choses visibles un impénétrable manteau de ténèbres, et que le sommeil eut étouffé dans son sein tous les bruits de la nature, le rossignol, roi du silence et de l'ombre, sentit que l'heure était venue, et commença de chanter.

D'abord, il préluda par des sons vagues et capricieux, jetés comme au hasard de toutes les parties de sa voix merveilleuse, avec la négligence habile d'un musicien qui essaie à la fois son instrument et sa force pour éveiller la curiosité et commander l'attention. Puis il se tut un instant comme pour se recueillir.

A ces accents inouïs, le jardin s'éveilla. Les brins d'herbe, qui s'étaient couchés pour dormir, relevèrent, pour écouter, leurs têtes effilées; les fleurs, entr'ouvrant leurs calices, laissèrent, pour cette fois, leurs pistils délicats s'exposer au frais de la nuit; les arbres secouèrent leurs grandes chevelures, et les oiseaux, reconnaissant en sursaut leur maître, tremblèrent d'admiration et d'envie.

La rose, éveillée comme les autres, regretta son tranquille sommeil, murmurant contre le maladroit qui l'avait interrompu, et, forcée de l'entendre, s'y prépara avec une nonchalante résignation.

Elle n'attendit pas longtemps.

La même voix s'éleva dans l'air, grave et plaintive, faisant vibrer lentement la mélancolie de ses notes les plus basses; et parcourant, sur quelques tons seulement, tous les degrés de la douleur, depuis le tremblement sourd du regret jusqu'au morne déchirement du désespoir, elle alla tomber sur un long soupir qui sembla le dernier adieu d'un mourant.

L'écho n'avait pas répété le dernier son, les auditeurs n'avaient pas encore soulevé l'émotion qui les oppressait, que déjà la voix s'était perdue, comme un éclair, dans les cieux. Au chant d'ineffable douleur avait succédé, sans intervalle ni transition, un chant de folle joie. Ce fut une mélodie bizarre, éparse et fouguese, courant çà et là dans la plaine, comme une cavale échappée, bondissant de pointe en pointe, roulant d'abîme en abîme, montant, descendant, se perdant elle-même et se rejoignant sans cesse, impossible à fuir comme à rencontrer; — un feu roulant de notes pétillantes, une éclatante orgie de cris désordonnés, de sifflements sauvages et de rires insensés; — une gamme infinie, allant d'une extrémité à l'autre et se renouant comme un cercle; — un sublime chaos d'harmonieuses dissonances.

Puis, tout à coup, la voix s'apaisa, et, comme une mer irritée qui, le vent calmé, vient caresser d'un flot tranquille la plage qu'elle avait battue de ses vagues furieuses, entonna doucement un hymne d'amour et de bonheur. La fauvette y retrouva sa gazouillante canzonette, la colombe son roucoulement voluptueux, le merle ses accents passionnés, et les oiseaux pleurèrent de s'entendre tous surpasser en même temps. Tout ce que la prière a d'éloquence, tout ce que l'extase a de ravissements, tout ce qu'ont d'ivresse l'espérance et l'amour heureux de délices, le merveilleux chanteur l'avait fait passer en quelques instants dans l'âme de ses auditeurs qui, longtemps après qu'il eut fini, l'écoutaient encore avec un frémissement d'enthousiasme.

La rose avait entendu comme les autres; peu à peu elle avait relevé sa tête penchée, élargi ses pétales, ouvert ses pores, et savouré de tous ses sens la musique divine.

Elle avait pleuré aux accents de cette désolation profonde



elle s'était laissé emporter au vol fantasque de cette éblouissante folie; elle s'était enivrée à cette coupe magique qui débordait de mélodie et d'amour.

Et quand, une heure après, le rossignol fit le tour du jardin pour voir qui dormait et qui veillait dans le silence, il ne trouva d'éveillée que la rose, qui tremblait sur sa tige, toute palpitante encore et à demi pâmée d'émotion.

Et, sans le connaître, la rose aima le rossignol.

Celui-ci, certain de n'être plus entendu que d'elle seule, se remit à chanter, de sa voix infatigable, un nouveau chant qui ne s'adressait qu'à elle, un chant plus beau que tous les autres, où il lui raconta sa vie, son amour, ses désirs et ses espérances.

Quand le jour parut, la rose chercha des yeux son vainqueur parmi tous les oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, et ne le trouva pas. Déjà elle commençait à craindre qu'après l'avoir séduite, il ne se fût envolé loin d'elle, quand le rossignol, s'approchant doucement, lui demanda son nom. Au premier son de sa voix, la rose le reconnut et lui dit en frémissant :

— Mon nom est Gul.

— O Gul, je t'aime.

— Et le tien ?

— Bulbul.

— Je t'aime, ô Bulbul !

Ils furent tirés de leur extase par un grand bruit d'ailes et virent un esprit qui planait au-dessus d'eux.

— Me reconnaissez-vous ? dit l'esprit d'une voix sévère.

— Non, dit le rossignol.

— Moi, je vous connais, dit la rose ; vous êtes le génie auquel est confiée la garde de ce jardin. C'est à vous qu'appartiennent ici tout droit et tout pouvoir, et votre volonté est la loi de nos existences.

— C'est bien. Et tu connais les coutumes du jardin ?

— Toutes.

— Quand un oiseau et une fleur s'aiment, et qu'ils veulent être l'un à l'autre, tu sais ce qu'ils doivent faire ?

— Oui.

— Et toi, étranger ?

— Moi, dit le rossignol, je sais que, dans mon pays, nous aimons comme il nous plaît et faisons comme il nous convient; notre vie est simple comme l'onde et libre comme l'air.

— Ici toute chose a sa règle et toute action sa loi. Quand deux êtres veulent être l'un à l'autre et savourer ensemble les douceurs de l'amour, il faut qu'ils jurent de rester éternellement unis et qu'ils se laissent accoupler par moi à une chaîne indestructible, quoique invisible. Veux-tu te soumettre à nos usages ?

— Je ne veux pas renoncer à la liberté.

— Alors quitte à l'instant ces lieux et n'y reviens plus.

Le rossignol ouvrit lentement les ailes en jetant à la rose un regard de désespoir, et commença de s'élever dans les airs. La rose pâlit et laissa tomber sa tête mourante. Le rossignol s'arrêta en planant.

— Pars, dit le génie.

— Jamais, dit le rossignol en se précipitant vers la rose. Lève ta tête, ô Gul, et regarde ton amant qui revient à toi pour toujours. Je sens que la moitié de ma vie est en toi, ma bien-aimée, et loin de toi je ne respirerais plus qu'à moitié. Que m'importe maintenant la liberté ? La liberté est bonne aux malheureux et aux inconstants; elle est inutile aux heureux et aux fidèles. Vivre avec toi toujours, c'est être éternellement heureux. Et qui peut se plaindre de l'éternité du bonheur ?

— O Bulbul, sois béni, dit la rose. Tu viens de me rappeler à l'existence : toi parti, je mourais.

— Ainsi, reprit l'implacable génie, vous jurez de rester éternellement unis ?

— Nous le jurons, dit vivement la rose.

— Je le jure, répéta plus gravement le rossignol.

— Et tous deux vous consentez à porter ensemble la chaîne indestructible ?

— Nous y consentons.

A peine eurent-ils achevé ces mots qu'ils se sentirent accouplés à un lien invisible et insonore. Ils levèrent les yeux pour voir encore une fois le puissant génie dont la volonté s'accomplissait si vite. Il avait disparu.

Cette journée et les suivantes s'écoulèrent pour les deux amants avec une charmante rapidité. Tout leur était bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, ils buvaient ensemble les larmes que la rosée jalouse avait laissé tomber dans le sein de la fleur bien aimée; ils se balançaient ensemble au souffle de la brise qui venait interrompre leur voluptueux sommeil de la nuit pour les convier aux actives jouissances du jour; ils saluaient ensemble le soleil levant qui revenait chaque matin leur rappeler les délices de la veille et leur présager celles du lendemain.

Durant le jour, ils regardaient les nuages passer à l'horizon, tantôt lentement, comme des navires qui cherchent leur route, tantôt avec une rapidité furieuse, comme des fantômes poursuivis par la colère divine, et leurs grandes ombres qui se promenaient sur les campagnes, y traçant mille formes fantastiques, chassant et fuyant tour à tour la lumière, diaprant la terre de leurs taches mobiles. Ils suivaient des yeux les troupes d'oiseaux voyageurs, qui traversaient le ciel en poussant des cris sauvages, et le rossignol s'étonnait avec joie de ne plus sentir bouillonner en lui le désir des courses lointaines. C'étaient aussi de grands troupeaux, dont ils admiraient la marche cadencée dans les plaines ou le puissant repos; ou bien encore les vastes ondulations des forêts se courbant sous l'effort des vents. Parfois, un simple brin d'herbe suffisait à leur contemplation.

Cette vie si humble et si tranquille, cette douce verdure, cette grâce de port, cette mollesse de mouvement, les plongeait ensemble dans une nonchalante et délicieuse rêverie qui si terminait toujours par un baiser. Vue au travers de leur amour, toute chose leur paraissait belle, tout être heureux. Quelquefois l'orage venait bien déranger leur facile existence, quelquefois le tonnerre les épouvantait de ses horribles mugissements, et la pluie les pénétrait de ses froides ondées; mais ils n'en étaient que plus empressés à saluer le retour du beau temps, et plus amoureux peut-être, en voyant que chacun n'avait eu peur et n'avait souffert que pour l'autre.

Le rossignol ne chantait plus, et remerciait presque le génie de la chaîne qu'il lui avait donnée.

Cependant le temps s'avancait, et peu à peu les amants s'accoutumèrent à leur bonheur. Leur union avait toujours son charme, mais elle n'avait plus sa nouveauté. A l'ivresse de la première possession, succéda bientôt un sentiment aussi doux, mais plus calme. La passion faisait insensiblement place à la tendresse, comme les rayons brûlants du soleil aux lueurs délicates de la lune. D'abord, cette transition fut tout intérieure, et rien ne fut changé dans les rapports, ou du moins bien peu de chose.

Le rossignol, qui était toujours resté près de sa Gul bien-aimée, se mit bien à voler autour d'elle, mais sans s'éloigner seulement de la longueur d'un roseau. Pourtant, quand la rose qui dormait — chose étrange ! — en plein jour, s'éveilla au bruit des ailes, elle fut saisie d'une vague terreur en voyant son cher Bulbul si loin d'elle. Heureusement Bulbul, qui ne la quittait pas des yeux, remarquant qu'elle pâlisait, se hâta d'accourir et de la rassurer.



Plusieurs jours se passèrent ainsi. On se disait toujours les mêmes douceurs, on se faisait toujours les mêmes caresses, et le changement intérieur se déguisait à merveille sous la parfaite uniformité de l'extérieur. A la fin cependant, quelques symptômes vinrent accuser cette situation.

Un soir, la rose s'était endormie avant l'heure accoutumée. La lune jetait ses pâles clartés sur le jardin silencieux. L'air était tiède et immobile. Le rossignol, cédant peu à peu aux charmes d'une soirée magnifique, se prit à rêver aux nuits de son pays. Il se rappela l'azur profond de son ciel étincelant du feu d'innombrables étoiles, et le bruissement infini de la mer sur le sable retentissant du rivage. Et après les nuits, les jours : il revit les vastes champs inondés de la lumière ardente du soleil, et les croupes blanches des montagnes se découpant sur les horizons bleus, et les grandes masses noires des forêts vierges dominant au loin les plaines jaunes de maïs.

Et dans ces immensités, il retrouva, près d'un élégant palmier, sur les bords d'une fontaine murmurante, un petit bosquet de jasmins où se jouait une famille de rossignols, sa famille, hélas ! Là était sa mère qui l'avait nourri, et qu'il ne verrait pas mourir, et ses frères qui grandissaient sans lui et n'apprenaient pas à l'aimer. Le pauvre Bulbul sentit le mal du pays lui venir, et, se rappelant dans sa douleur le sycamore qu'il avait abandonné dans ses transports d'amour, prit brusquement son vol vers lui, et alla se poser sur une de ses branches. L'arbre transplanté accueillit son compatriote avec de doux frémissements et sembla l'inviter à lui parler de leur commune patrie. Le rossignol ne se fit pas prier, et élevant tout à coup la voix dans le silence de la nuit, se mit à chanter les ennuis de l'exil et les tourments de l'absence.

Le jardin tout entier l'écouta avec la même admiration que la première fois. Seule, la rose, qui s'était éveillée à ces accents bien connus, ne les entendit que pour souffrir. Elle trouva bien, comme les autres, la voix du rossignol aussi mélodieuse qu'autrefois, et ses modulations aussi pures, mais elle comprit que le cœur de Bulbul n'était plus aussi plein. Puisqu'il avait besoin de chanter, c'est qu'aimer ne lui suffisait plus ; puisqu'il regrettait les vastes horizons de sa patrie, c'était qu'il se sentait à l'étroit dans leur petit jardin.

Et elle se prit à pleurer.

Le rossignol chanta longtemps.

Longtemps pleura la rose.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Bulbul trouva Gul pâle et fatiguée. Il n'en fit rien paraître, mais il se dit à lui-même : « Elle est moins belle aujourd'hui qu'elle n'était hier. » Et par une transition naturelle : « Et si demain elle allait être moins belle qu'aujourd'hui ! Si elle allait se flétrir ! »

Tout le jour, ils furent tristes. L'un craignait d'arriver à moins aimer ; l'autre se croyait déjà moins aimée.

Félicien MALLEVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

### LES PAROLES D'OR

Les maux viennent bien vite et les consolations bien tard.

VOLTAIRE.

Les belles âmes arrivent difficilement à croire au mal, à l'ingratitude : il leur faut de rudes leçons avant de reconnaître l'étendue de la corruption humaine. Puis, quand leur éducation en ce genre est faite, elles s'élèvent à une indulgence qui est le dernier degré du mépris

H. DE BALZAC.

### LA MENDIANTE

(SIMPLE RÉCIT.)

La nuit venait ; c'était l'hiver. Elle marchait toujours, suivant la route devant elle, retenant sur ses membres amaigris un vieux châle de laine, les pieds nus sur la terre dure.

Depuis huit jours, elle allait ainsi, au hasard, sur le grand chemin qui s'étendait sous ses pas, sans savoir où le vent qui soufflait conduisait sa misère, traversant les villages sans en demander le nom. Vieille et cassée, et ne pouvant plus travailler à la ferme, le maître, qui comptait son or et qui ne voulait pas nourrir une bouche inutile, un matin l'avait chassée. Elle avait baissé la tête, et dit : C'est bien ! — puis, franchissant le seuil, sans regarder en arrière, elle avait quitté pour toujours cette maison où elle avait espéré mourir. D'une branche d'arbre s'étant fait un bâton, sous le ciel ouvert, elle avait jeté sa tête blanche. — Comme elle était toute seule sur la terre, et qu'elle savait bien qu'elle n'avait plus pour longtemps à trainer son âme éteinte dans son corps usé, elle ne voulut pas se donner la peine de chercher à s'assurer la vie. Quand on lui refusait une aumône, elle riait ; elle ne tendait la main que pour éprouver les hommes, et mangeant le pain qu'on lui jetait, elle pensait : « A quoi bon ? » Le soir elle s'étendait sous l'abri d'un rocher, sans songer au lendemain. Elle était résignée à tout, et tout lui était devenu indifférent. Elle attendait sans impatience le jour de la délivrance, et elle était plus forte que l'épreuve, prête, lorsqu'elle en sentirait la fin, à se coucher le long d'un fossé les mains sur la poitrine.

Ce jour-là, elle avait marché sur une route déserte, tracée dans la montagne et tellement resserrée qu'elle en était assombrie. La mendicante n'avait rencontré personne. Depuis la veille où une petite pauvre avait partagé son diner avec elle, elle n'avait rien pris : elle n'y pensait pas, et elle allait toujours. Elle arriva jusqu'à une sorte de gorge profonde, dont l'aspect était si triste et si désolé, qu'elle eut, malgré elle, un frisson. A ce moment, une neige épaisse commença à tomber et à couvrir les rocs sombres. Cette solitude était effrayante. La vieille femme sentit qu'elle avait peur, et instinctivement chercha des yeux une retraite où se cacher. Des deux côtés, les masses de granit s'élevaient droites et sans aspérités ; il eût fallu pouvoir les gravir pour trouver peut-être dans les cavités de l'étage supérieur un abri : elle n'en avait pas la force. — Tout à coup, elle chancela, la tête lui tourna, elle se trouva si faible qu'elle crut que tout son sang se retirait ; elle ne vit plus, n'entendit plus rien ; ses jambes fléchirent, elle tomba glacée, épuisée de fatigue et de besoin sur le chemin blanchi, sans pouvoir se retenir, sans pousser un cri, tandis que les flocons s'amassaient à ses côtés.

Pendant deux heures elle resta ainsi, immobile, inerte ; à la fin, elle rouvrit les yeux et eut conscience de ce qui était arrivé ; elle voulut faire un mouvement pour se relever et était comme clouée sur le sol. Un froid mortel la saisit ; elle jeta sur la route un regard désespéré, puis retomba dans son engourdissement. La nuit était tout à fait venue, un vent glacial poussait la neige avec furie ; il y avait une véritable horreur dans cette obscurité...

Cependant, un homme passa. C'était un bûcheron qui revenait chez lui, et qui, les sentiers descendant la montagne n'étant plus praticables, avait pris, pour rentrer, la grande route. Son pied, en passant, se heurta contre le corps de la mendicante étendue et, en frappant sa poitrine, arracha à celle-ci un faible cri. L'homme recula, puis, se penchant vers la terre, reconnut qu'un être vivant gisait là. Dans ses bras, il enleva cette femme évanouie et courut jusqu'à la colline où se dressait, isolée au milieu de la campagne, sa cabane. Il jeta sur un brasier quelques morceaux de bois et les alluma, puis il porta la vieille jusqu'à son lit. La chaleur la ranima ; il lui fit boire quelques gouttes d'eau-de-



vie et lui défendit de parler. Pendant trois nuits, le bûcheron veilla auprès d'elle! Enfin elle put se lever et elle le bénit.

— J'étais sans parents, dit-il en lui tendant la main, Dieu m'a envoyé une mère.

Dès lors, tous deux vécurent ensemble.

Or, un jour, cet homme se maria. Il agrandit sa cabane et donna à la vieille le meilleur coin. C'était une heureuse maison : tous s'aimaient et ne vivaient que les uns pour les autres. Un petit enfant vint et ce fut un grand bonheur. Le père voulut qu'on l'appelât Jean, parce que Jeanne était le nom de celle que son fils devait regarder comme son aïeule. La pauvre femme tenait à la vie maintenant ; elle eut pour son Jean une adoration ; c'était elle qui l'habillait, qui le sortait, qui voulait chaque soir l'endormir ; elle le disputait à sa mère. En voyant ce tableau, le bûcheron souriait et se disait : « J'ai bien fait. » Quand l'enfant fut plus grand, c'est Jeanne qui lui fit faire son premier pas et dire sa première parole. Elle ne le quittait pas. Pendant que les parents travaillaient, ce vieillard et ce petit garçon jouaient ensemble. Ils étaient tristes quand ils étaient un instant séparés. Lorsqu'il eut quatre ans, elle se mit à lui apprendre ses lettres ; il ne voulait écouter qu'elle : elle en était fière, elle oubliait son âge pour courir avec lui dans la montagne, et quand il était fatigué, elle le prenait dans ses bras en l'embrassant. Elle se faisait son esclave et se plaignait de ne pas l'être assez.

Un soir, Jeanne venait de rentrer avec Jean, et, comme il était tard, elle le déshabillait pour le coucher. Tout à coup l'enfant se mit à pleurer. La vieille, qui ne pouvait pas lui voir verser une larme sans que son cœur se brisât, se mit à le questionner et voulut savoir la cause de son chagrin.

— Ah! dit-il en sanglotant, la pluie va m'abîmer mon beau livre d'images que j'ai oublié, comme nous étions assis là-haut, tu sais, sur le grand rocher d'où l'on voit tant de pays.

— Dors, mon petit ange, répondit Jeanne. Tu verras que non : n'aie pas peur, tu le retrouveras demain et je t'expliquerai encore les longues histoires qu'il contient.

L'enfant croyait toujours ce que lui disait Jeanne. Elle essuya ses pleurs, et il ferma bientôt les yeux.

Quand elle se fut bien assurée qu'il dormait, elle ouvrit sans bruit la porte et se glissa dehors. Il faisait une nuit obscure ; la lune était cachée par les nuages, une pluie fine et pénétrante tombait depuis deux heures. Jeanne essaya de s'orienter, puis se dirigea vers le rocher, dont elle distinguait vaguement la silhouette sombre. Le chemin était glissant ; plusieurs fois, elle perdit l'équilibre. Mais le dessein de faire plaisir à son petit Jean la soutenait ; elle voulait lui rapporter son livre. Cependant, elle s'arrêta encore, car il y avait un réel danger à s'aventurer ainsi dans la montagne ; puis, après avoir un peu hésité, elle reprit le sentier, en marchant lentement et en s'appuyant sur les rocs avec la main. Elle approchait. Elle respira un instant, secoua la pluie qui inondait sa robe et gravit la pente rapide. Enfin elle arriva ; le livre avait été abrité par des pierres et n'était pas mouillé. Elle le prit en souriant, pensant au bonheur qu'elle allait faire à l'enfant ; elle se remit alors à descendre. Épuisée de fatigue, elle voulut prendre un chemin plus court, et, comme elle croyait se reconnaître, elle s'engagea dans une route étroite qu'elle pensait mener directement à la maison. L'obscurité était encore augmentée par l'ombre des masses énormes de rochers entre lesquelles elle se glissait. Tout à coup elle poussa un cri terrible... la terre venait de manquer sous ses pas, elle était tombée d'une hauteur de cinquante pieds. — Elle s'était trompée de route.

Le lendemain matin, on la trouva au fond d'un ravin, horriblement ensanglantée, le corps en lambeaux, la tête fracassée...

Dans ses mains elle tenait encore le livre d'images.

Paul GINISTY.

#### Description de la gravure coloriée n° 1332.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Costume en barège blanc et foulard à rayures mauves. — Jupons à traîne, entouré de deux volants plissés et de deux bouillons en faille mauve et barège blanc alternés. — Polonaise en foulard, tombant droite devant, avec poche plissée garnie de bouclettes de ruban lilas ; biais de faille lilas sur tous les bords inférieurs du vêtement. Le petit côté de la polonaise est drapé dans les environs de la poche et les plis se perdent dans la couture. Un biais de faille, formant épaulette, suit les coutures du second petit côté, encadrant le dos, jusqu'en bas. Vers le milieu derrière, la polonaise est relevée en pouff. — Lingerie brodée. — Chapeau de paille anglaise, avec fond mou en gaze blanche ; coques de ruban mais et guirlande de clochettes mauves. Tour de tête en tulle de soie et nœud papillon assorti au précédent.

2. Costume en mohair glacé écru et faille marron. — Jupons de faille entouré d'un volant découpé en longues dents à bouts carrés, lesquelles découvrent le bas de la jupe. — Polonaise de forme princesse devant, découpée dans le bas de la même façon que le volant du jupon. Le dos de la polonaise ne se prolonge qu'à moitié de sa longueur habituelle ; les bords en sont relevés dessous de façon à ne former qu'une basque ; ils se fixent à la ceinture *baby*, en faille marron, qui entoure le devant de la polonaise. Des pans de faille marron, disposés en longues boucles, se perdent sous la basque. Une autre largeur de faille, prise dans la couture du petit côté, recouvre une partie de la basque et se relève comme elle en dessous pour retomber ensuite tout droit sur la traîne. Plissés et cornet de faille, avec nœud et parement de mohair découpé sur celui-ci. — Lingerie plissée. — Chapeau de crin noir, à fond de gaze blanche. Guirlande de fleurs des champs autour de ce fond et nœud de gaze dans le bas derrière. Sous la passe devant, des fleurs semblables et un joli nœud papillon en ruban rouge.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 84.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en toile d'Irlande. — Jupons à traîne, entouré de deux grands plissés très-fins. — Polonaise en toile grise à rayures bleues : le dessus de la manche, le haut du corsage et le milieu des devants sont en toile bleue ; sur cette dernière sont posés, comme ornement, des brandebourgs formés des rayures découpées dans la toile d'Irlande. Une bande bleu uni, avec des franges postillon en fil assorti aux nuances, garnit le bord inférieur de la polonaise, remontant en coquillés au milieu derrière. Large poche coulissée sur le côté, avec tête doublée de bleu et nœud de ruban bleu au bas. Double parement gris orné de petits boutons. Le col rabattu et formant trois angles est bordé de bleu. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau de paille à fond mou en gaze bleue, formant bavolet derrière, avec coques plates tout autour. Bandeau de reines-marguerites rosées sous la passe et groupe de mêmes fleurs derrière.

#### Description du modèle de chapeau GC. N° 9.

Substitué à la gravure n° 1332, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

CHAPEAU ROND A LA *Marie-Stuart*. — Paille d'Italie ; fond bas et plat, et large passe inclinée devant. Cette passe est doublée d'une soie bleue coulissée, dont le bord ruché dépasse tout autour. Bandeau formé d'une draperie assortie nouée derrière, avec bouts flottants. Guirlande diadème de fleurs jardinière, posée autour de la calotte et faisant traîne derrière.

### REVUE DES MAGASINS

Le côté vraiment séduisant du talent de M<sup>lle</sup> Marie BATAILLON, c'est cette piquante originalité dont les costumes qui sortent de ses ateliers sont revêtus : originalité qui marche toujours de pair avec le bon goût et que ne renierait pas la femme le plus comme il faut.

Qu'ils sont ravissants, ses derniers costumes de toile ! Personne mieux que M<sup>lle</sup> Bataillon ne sait mélanger les dispositions des tissus et garnir celui-ci avec celui-là. Nous avons vu rue Thérèse, 5, des volants de percale



noire festonnés qui faisaient merveille; ils étaient posés sur une robe en oxford à carreaux bleus, rayés de rose, de noir et de blanc, et tranchaient fort agréablement sur ces nuances tendres.

Nous citerons encore une robe de cotonnade à petits damiers marron et blanc, garnie de volants tout blanc et tout marron, s'alternant assez haut sur le jupon, par derrière. Aux bords de la polonoise, y compris le bas des manches, le col marin et le petit vêtement court, un biais blanc piqué de marron.

M<sup>lle</sup> Marie Bataillon accompagne toujours chacune de ses toilettes d'un vêtement additionnel (matelot, écharpe, fichu, etc.) de même étoffe qui en complète le caractère. Elle se charge, en outre, de faire n'importe quel vêtement de demi-saison, de voyage, d'excursion. Les deux formes qu'elle préfère sont le paletot demi-long, qui a fort bon genre avec ses deux rangées de boutons et ses garnitures de galons, et l'écharpe *Clarisse Harlowe* qu'elle entoure de franges en chenille.

— En réponse à une abonnée qui trouvera ici les indications qu'elle nous a demandées, nous dirons qu'un joli trousseau ne saurait se passer de deux corsets soignés: l'un pour la toilette de ville, l'autre pour celle du soir; ce dernier doit être rigoureusement blanc.

M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs en savent quelque chose, car il leur arrive à tous moments des commandes de cette sorte. Elles nous ont montré, ces jours passés, une belle expédition de *ceintures Régentes*: l'une en faille blanche garnie de peluche assortie, avec belles valenciennes et ruban blanc dans le haut; une autre, très-gracieux modèle, était en satin noir, orné de broderies de soie avec bordure de peluche rouge cardinal; dans le haut de ce corset, il y avait une dentelle noire posée sur un transparent rouge; enfin, une troisième *ceinture Régente* était en modeste coutil anglais, garni de rubans bleus et de dentelle de Mirecourt.

Le corset de M<sup>me</sup> de Vertus est si bien celui qui convient à une jeune fille devenant jeune femme, que dans les trousseaux élégants et confortables on ne songerait pas à en choisir un autre.

Les mesures à envoyer rue Auber, 12, sont: la longueur du busc, la largeur de poitrine, le tour de taille et des hanches, que l'on prend sur la personne habillée.

— M. Henri SEELING est, à Paris, le seul détenteur de l'excellente machine à coudre *Wheeler et Wilson*. C'est après avoir vu fonctionner cette travaillense inappréciable que nous avons pu nous en faire une juste idée. On nous a expliqué tous les mystères de sa construction admirable: le système en est unique dans son genre, d'une perfection et d'une solidité achevées; ce qui le prouve suffisamment, du reste, c'est que l'agent de la C<sup>ie</sup> *Wheeler et Wilson*, M. Henri Seeling, garantit cette machine pendant cinq ans. Cela doit inspirer une confiance légitime à tout acheteur.

Avec ce gentil instrument, on exécute tous les travaux imaginables; c'est bien la *Weeler et Wilson* qu'il faut avoir dans les familles, car on peut, avec son aide, faire des robes, de la lingerie, broder, ourler, froncer, piquer, coulisser, rucher, surjeter, etc.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Seeling, boulevard Sébastopol, 70.

— Veut-on se prémunir le teint contre les ardeurs d'un soleil dangereux, l'âcreté des vents et les intempéries des saisons, dont on est sûr de rencontrer les atteintes en voyage, aux eaux, à la mer? On y parviendra en employant le *Rowland's Kalidor*, dont l'action rafraichissante pénètre dans les chairs, bouche les pores et forme sur la peau un enduit b'ensaisant.

Le *Rowland's Kalidor* est à la fois un curatif et un préservatif puissant, dont les femmes soucieuses de leur beauté ne doivent pas négliger l'usage. Dans leur intérêt, nous leur conseillons vivement de ne pas se mettre en route sans un secours aussi précieux.

On peut demander le *Rowland's Kalidor* chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, et à Paris particulièrement chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 33; Hogg, rue Castiglione, 2; et C. Fay, rue de la Paix, 9.

### SPÉCIALITÉS

Nombreux sont les produits créés en vue de protéger la beauté des femmes contre les agents de destruction qui nous entourent. Mais combien sont inefficaces ou même dangereux!

L'heureux inventeur de la *crème Simon*, — M. Simon, pharmacien et chimiste distingué, — a voulu compléter son œuvre pour la beauté du

teint en créant la *poudre Figaro* qui est le complément indispensable de la *crème Simon*.

La *poudre Figaro* est adhérente et invisible; elle ne contient pas de *bismuth*. Son effet, très-remarquable, donne l'éclat et la blancheur; en même temps elle rafraichit, empêche les efflorescences et les rougeurs du visage. Elle est particulièrement nécessaire pendant la saison des bains parce qu'elle empêche toute humidité; elle préserve aussi du hâle, toujours redoutable à la campagne et sur les plages.

Cet excellent produit se trouve, comme la *crème Simon*, chez M. Simon (rue de Lyon, 83), à Lyon, et au dépôt principal à Paris (rue Beauregard, 23).

M. D'A.

### PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

#### Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de **quatorze toilettes inédites** du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants, plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageux.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

#### SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'ACREVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Le Salon de 1876 (III), par M. Robert HVENNE. — *Terrain vague*, poésie, par M. Albert MÉRAY. — *Histoire d'un Rossignol et d'une Rose*, par Félicien MALLEVILLE. — *La mendicante*, simple récit, par M. Paul GINISTY. — Les Paroles d'or. — Description des gravures annexes. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1332, dessin de M. Jules DAVID: toilette de ville d'eaux. — Figurine coloriée L. n° 84 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de ville d'eaux. — Modèle de chapeau GC. n° 9 (substitué sur demande): chapeau rond à la *Marie Stuart*.

Dans le texte: P. n° 319, dessin de M. E. THIBON: chapeau *Clarisse Harlowe*. — G. n° 645, dessin de M. E. THIBON: détails de costume pour les bains de mer. — G. n° 634, dessin de M. E. PRÉVAL: costumes d'enfants. — G. n° 636, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de jardin.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.